

VERSANTS

Dessins récents d'Agnès Prévost

Qu'est-ce qu'un versant ? Chacune des deux pentes d'une montagne ou d'une vallée, dit le dictionnaire. Ou, plus techniquement : un « assemblage de portions de surface topographique, liées ou non à la présence de vallées, auquel se ramène tout relief. » Il s'agit donc d'un *aspect* sous lequel nature se montre ; d'une montagne, on ne voit presque toujours qu'un versant. Et cet aspect est un agencement de plans, ce qui ramène directement à la question du dessin, en particulier du dessin moderne qui, depuis Cézanne, étudie plus volontiers les formes par l'analyse des plans que par le tracé des lignes de contour.

Comment concilier cette multiplicité de plans irréguliers, que les effets changeants d'ombre et de lumière embrouillent, avec l'impression d'unité inaltérable qu'impose tout relief isolé, tel celui de la Sainte-Victoire ? Et, d'autre part, comment substituer à cette unité immédiate, péremptoire, l'unité incertaine de l'œuvre, dans la surface limitée qui lui est impartie ? Quelques lignes devront dire une forme massive, presque écrasante, - et ce sera peut-être en l'oubliant un peu pour mieux la dire, ainsi que travaille la mémoire. On voit ici que le dessin ferait fausse route en voulant être descriptif, qu'il lui faut plus qu'ailleurs *réduire* et viser prestement à la synthèse, sous peine de s'égarer dans un détail infini et peu significatif par rapport au motif. Pour cela il faudra que chaque trait porte un sens général, soit utile à la construction et à l'harmonie générales, et au besoin s'efface si ce n'est pas le cas. Il faudra aussi recourir aux ressources qu'offre le support, par exemple en laissant blanches de grandes zones du papier, et faire que ce blanc ne soit ni un manque ni une réserve, mais un élément plastique « actif », au même titre qu'une partie foncée ou hachurée.

Le mot « versant » indiquerait alors, au figuré – et comme l'on parle de l'autre versant d'un projet ou d'une politique -, cette autre aspiration du dessin qui est de rendre compte intérieurement du motif, fortement saisi mais *a minima* si l'on peut dire, en faisant fond sur le sentiment qu'une grande forme naturelle recèle, aussi bien qu'un arbre, quelques lignes directrices qui la résument et, dégagées, la rendent mieux visible. Et qui peuvent être mises au jour.

Non sans raison, on s'étonnera peut-être de la présence, dans la même exposition, d'un autre motif, la haie (en fait, une simple allée d'arbres ici), qui semble n'avoir pas grand-chose sinon rien à voir avec la montagne. Quand celle-ci s'impose tout uniment à la vue, celle-là s'interpose et fragmente le paysage. Toutefois, si la haie arrête le regard, l'empêche, en même temps elle le détourne et rend très sensible ce qui se distingue derrière elle ou reste ouvert autour d'elle, le ciel par exemple. Il ne s'agit donc plus d'intérioriser le motif, mais de l'utiliser pour mieux suggérer, sinon montrer, ce qu'il fait d'ordinaire oublier : l'espace, qui serait l'autre versant du monde, celui qui est toujours là et qu'on ne voit jamais directement.

Alain Madeleine-Perdrillat
novembre 2014

